

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Oui, tandis que le roi va lui-même en personne
 Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,
 Cléopâtre s'enferme en son appartement,
 Et, sans s'en émouvoir, attend son compliment
 Comment nommerez-vous une humeur si hautaine ?

ACHORÉE.

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine
 Qui soutient avec cœur et magnanimité
 L'honneur de sa naissance et de sa dignité :
 Lui pourrai-je parler ?

CHARMION.

Non ; mais elle m'envoie
 Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie ;
 Ce qu'à ce beau présent César a témoigné ;
 S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné ;
 S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire ;
 Ce qu'à nos assassins enfin il a su dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
 Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
 Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre ;
 Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre.
 S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
 Vous l'avez vu partir, et moi je l'ai suivi.
 Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,
 Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille :
 Il venait à plein voile ; et si dans les hasards
 Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
 Sa flotte, qu'à l'envi favorisait Neptune,
 Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune.
 Dès le premier abord notre prince étonné

Ne s'est plus souvenu de son front couronné ;
 Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse ;
 Toutes ses actions ont senti la bassesse :
 J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi
 De voir là Ptolomée, et n'y voir point de roi ;
 Et César, qui lisait sa peur sur son visage,
 Le flattait par pitié pour lui donner courage.
 Lui, d'une voix tremblante offrant ce don fatal :
 « Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival ;
 « Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie,
 « Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie :
 « En voici déjà l'un, et, pour l'autre, elle fuit ;
 « Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »
 A ces mots, Achilles découvre cette tête :
 Il semble qu'à parler encore elle s'apprête ;
 Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
 En sanglots mal formés exhale sa douleur ;
 Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée
 Rappellent sa grande âme à peine séparée ;
 Et son courroux mourant fait un dernier effort
 Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort.
 César, à cet aspect comme frappé du foudre,
 Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
 Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,
 Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés ;
 Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
 Que, par un mouvement commun à la nature,
 Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.
 L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
 Chatouillait malgré lui son âme avec surprise,
 Et de cette douceur son esprit combattu
 Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.
 S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie ;
 Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
 Examine en secret sa joie et ses douleurs,
 Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ;
 Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
 Se montre généreux par un trait de faiblesse :
 Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
 Lève les mains ensemble, et, les regards aux cieux,

Lâche deux ou trois mots contre cette insolence ;
 Puis tout triste et pensif il s'obstine au silence,
 Et même à ses Romains ne daigne repartir
 Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.
 Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,
 Il se saisit du port, il se saisit des portes,
 Met des gardes partout et des ordres secrets,
 Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
 Parle d'Égypte en maître, et de son adversaire,
 Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.
 Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendait,
 Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.
 Je vais bien la ravir avec cette nouvelle.
 Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient. Allez,
 Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés ;
 Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,
 J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

SCÈNE II. — CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN,
 ACHORÉE ; SOLDATS ROMAINS, SOLDATS ÉGYPTIENS.

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

CÉSAR.

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi ?
 Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
 A moi qui tiens le trône égal à l'infamie !
 Certes, Rome à ce coup pourrait bien se vanter
 D'avoir eu juste lieu de me persécuter ;
 Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,
 Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
 Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang,
 Et la haine du nom, et le mépris du rang.
 C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :
 S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre ;
 Et le trône et le roi se seraient ennoblis
 A soutenir la main qui les a rétablis.

Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
 Votre chute eût valu la plus haute victoire ;
 Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,
 César eût pris plaisir à vous en relever.
 Vous n'avez pu former une si noble envie.
 Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?
 Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,
 Vous qui devez respect au moindre des Romains ?
 Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ?
 Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,
 Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
 La puissance absolue et de vie et de mort ?
 Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
 La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,
 Et que de mon bonheur vous avez abusé
 Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé ?
 De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
 Ce camp où vous tranchez du souverain de Rome,
 Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront
 Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?
 Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
 Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
 Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
 Lui faisait de ma tête un semblable présent ?
 Grâce à ma victoire, on me rend des hommages
 Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;
 Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :
 Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
 Amitié dangereuse, et redoutable zèle,
 Que règle la fortune, et qui tourne avec elle !
 Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus ;
 Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.
 Étant né souverain, je vois ici mon maître :
 Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
 Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
 Je vois une autre cour sous une autre puissance,
 Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
 De votre seul aspect je me suis vu surpris :
 Jugez si vos discours rassurent mes esprits ;

Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
 Que forme le respect, que la crainte redouble,
 Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
 De voir tant de colère et tant de majesté.
 Dans ces étonnements dont mon âme est frappée
 De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
 Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
 Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui :
 Votre faveur pour nous éclata la première,
 Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :
 Il émut le sénat pour des rois outragés ;
 Que sans cette prière il aurait négligés ;
 Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
 Eussent peu fait pour nous, seigneur, sans vos finances ;
 Par là de nos mutins le feu roi vint à bout ;
 Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
 Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
 Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;
 Mais, voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,
 Passer en tyrannie, et s'armer contre vous...

CÉSAR.

Tout beau : que votre haine en son sang assouvie
 N'aille point à sa gloire ; il suffit de sa vie.
 N'avancez rien ici que Rome ose nier ;
 Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,
 Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
 Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
 Tous nos vœux ont été pour vos prospérités ;
 Que, comme il vous traitait en mortel adversaire,
 J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire :
 Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,
 Jusque dans les enfers chercherait du secours ;
 Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,
 Il nous fallait pour vous craindre votre clémence ;
 Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
 Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.
 J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
 Nous vous devons, seigneur, servir malgré vous-même ;
 Et, sans attendre d'ordre, en cette occasion,

Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.
 Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime ;
 Mais pour servir César rien n'est illégitime.
 J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver ;
 Vous pouvez en jouir, et le désapprouver ;
 Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,
 Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
 Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,
 Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses¹
 De mauvaises couleurs et de froides excuses.
 Votre zèle était faux, si seul il redoutait
 Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait,
 Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles,
 Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
 Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer
 Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,
 Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
 Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères ;
 Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
 Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.
 Oh ! combien d'allégresse une si triste guerre
 Aurait-elle laissé dessus toute la terre
 Si Rome avait pu voir marcher en même char,
 Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César !
 Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
 O crainte ridicule autant que criminelle !
 Vous craigniez ma clémence ! ah ! n'ayez plus ce soin ;
 Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
 Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,
 Je m'apaiserais Rome avec votre supplice,
 Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
 Ni votre dignité, vous pussent garantir ;
 Votre trône lui-même en serait le théâtre :
 Mais, voulant épargner le sang de Cléopâtre,
 J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
 Et je veux voir comment vous m'en ferez raison ;
 Suivant les sentiments dont vous serez capable,

¹ Les comédiens disent avec de faibles ruses : avecque était trop dur.

Je saurai vous tenir innocent ou coupable.
 Cependant à Pompée élevez des autels;
 Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels;
 Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes;
 Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.
 Allez y donner ordre, et me laissez ici
 Entretenir les miens sur quelque autre souci.

SCÈNE III. — CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CÉSAR.

Antoine, avez-vous vu cette reine adorable?

ANTOINE.

Oui, seigneur, je l'ai vue : elle est incomparable;
 Le ciel n'a point encor, par de si doux accords,
 Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps.
 Une majesté douce épand sur son visage
 De quoi s'assujettir le plus noble courage;
 Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer;
 Et, si j'étais César, je la voudrais aimer.

CÉSAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, et la croyant dans l'âme;
 Par un refus modeste et fait pour inviter,
 Elle s'en dit indigne, et la croit mériter.

CÉSAR.

En pourrai-je être aimé?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
 Elle qui de vous seul attend son diadème,
 Qui n'espère qu'en vous! douter de ses ardeurs,
 Vous qui la pouvez mettre au faite des grandeurs!
 Que votre amour sans crainte à son amour prétende;
 Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende;
 Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
 L'ordinaire mépris que Rome fait des rois;
 Et surtout elle craint l'amour de Calphurnie :
 Mais, l'une et l'autre crainte à votre aspect bannie,
 Vous ferez succéder un espoir assez doux,
 Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
 Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes;
 Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
 Sachez que Cornélie est en votre pouvoir;
 Septime vous l'amène, orgueilleux de son crime,
 Et pense auprès de vous se mettre en haute estime :
 Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits,
 Sans leur rien témoigner, les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre. Ah! l'importune et fâcheuse nouvelle!
 Qu'à mon impatience elle semble cruelle!
 O ciel! et ne pourrai-je enfin à mon amour
 Donner en liberté ce qui reste du jour?

SCÈNE IV. — CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE, LÉPIDE,
SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur...

CÉSAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître;
 César ne peut souffrir la présence d'un traître,
 D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,
 Après avoir servi sous Pompée et sous moi.

Septime sort.

CORNÉLIE.

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
 Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,
 Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
 Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur :
 De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
 Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
 Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
 Romaine, mon courage est encore au-dessus;
 Et, de tous les assauts que sa rigueur me livre,
 Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
 J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi;
 Et, bien que le moyen m'en aye été ravi,

Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
 M'aye ôté le secours et du fer et des ondes,
 Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,
 De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :
 Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive
 Pour croître mes malheurs, et me voir ta captive.
 Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux
 De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
 Que César y commande, et non pas Ptolomée.
 Hélas ! et sous quel astre, ô ciel ! m'as-tu formée,
 Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
 Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
 Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince
 Qui doit à mon époux son trône et sa province ?
 César, de ta victoire écoute moins le bruit ;
 Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit ;
 Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse ;
 Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce ;
 Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
 A chassé tous les dieux du plus juste parti :
 Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée,
 Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée !
 Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
 D'un astre envenimé l'invincible poison !
 Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine.
 Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine,
 Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
 De peur de s'oublier, ne te demande rien.
 Ordonne ; et, sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
 Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
 Dont le courage étonne et le sort fait pitié !
 Certes, vos sentiments font assez reconnaître
 Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être ;
 Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
 Où vous êtes entrée et de qui vous sortez.
 L'âme du jeune Crasse, et celle de Pompée,
 L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
 Le sang des Scipions protecteur de nos dieux,
 Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux ;

Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
 Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.
 Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux
 Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,
 Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare
 N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
 Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
 Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi ;
 Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
 Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes ;
 Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,
 Il m'eût donné moyen de me justifier !
 Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,
 Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
 D'oublier ma victoire, et d'aimer un rival
 Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal :
 J'eusse alors regagné son âme satisfaite
 Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite ;
 Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
 Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
 Mais, puisque par sa perte, à jamais sans seconde,
 Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
 César s'efforcera de s'acquitter vers vous
 De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.
 Prenez donc en ces lieux liberté tout entière :
 Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,
 Afin d'être témoin comme, après nos débats,
 Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
 Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
 De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
 Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment.
 Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement ;
 Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,
 C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.
 Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !